

HORIZONS

ENQUÊTE

NOS AMIÉS LES GROSSES BÊTES

La girafe, à l'ôtre de la non-violence

LONGTEMPS l'humanité s'enferma dans une solide incrédule. Et persista dans l'erreur. L'architecte de l'Univers, quel qu'il fût, n'aurait pas eu l'esprit assez retors pour créer un animal aussi bizarre, et surtout d'une si évidente inutilité que la girafe. Il fallait donc que son régime alimentaire dans le monde des êtres vivants fût la conséquence de coupables écarts de conduite de quelques individus du règne animal avides de transgression sexuelle, perdus dans le stupre d'accouplements contre nature.

Pour les Grecs, l'affaire est claire: or nommera caméléopard ce fruit des amours supposés entre une chamelle et un léopard tacheté, cette bête au long cou que les Nubiens apportaient en tribut aux pharaons de la basse vallée du Nil. Un millénaire et des poussières plus tard, on pourra constater, en lisant *Les Merveilles de la nature*, du savant abbe Zakaria Al-Qazwini (1203-1280), les propos stupéfiants de la science zoologique.

Cet auteur apporte d'intéressantes précisions concernant le mode de reproduction de ce surprenant hybride qui a « une tête de cerf, des cornes et des sabots de vache, des pattes semblables à celles d'un cheameu de neuf ans et une queue de gazelle ». Zakaria Al-Qazwini balaye la top simple explication géométrique des Grecs et affirme que, pour faire une girafe, « une hyène mâle doit s'accoupler avec une girafe ».

chamelle d'Abysinie ». Il ajoute: « Si l'animal ainsi engendré est un mâle, il s'accouplera ensuite avec une vache sauvage, qui donnera alors naissance à une girafe. » Le petit peuple des déserts n'avait que faire des frankensteineries conceptuelles des intellectuels de l'époque. Il s'arrogua, dans une Arabie pré-mahométane heureuse, le pouvoir de nommer selon son cœur cette grande Duduche des savanes et des steppes, dont le territoire était alors beaucoup plus vaste

qu'aujourd'hui. Elle fut baptisée zarafa, douceur de vivre. À côté du cheameu, infatigable vaissau du désert, du lion incarnant l'idéal de courage et de majesté, la girafe représentait, aux yeux de ces nomades, les délices des oasis dont elle ne s'éloignait guère. Son pas nonchalant, son doux regard souligné par des cils de star, son absence totale d'agressivité (sauf lorsqu'on vient lui chercher nonde) évoquaient l'idéal d'un monde paisible, l'exact inverse de celui où l'homme est un loup pour l'homme.

Et, lorsque la science moderne se déclara à s'occuper sérieusement de la girafe, elle confirma en tous points les intuitions des premiers Bédouins.

Giraffe camelopardalis (en bon norique, le grand Linne s'abstint de trancher entre l'Orient et l'Occident) est non seulement l'animal terrestre le plus haut - les mâles peuvent atteindre 5,80 mètres - mais aussi celui dont les vertus comportementales touchent au sublime. Vivant en petits groupes d'une dizaine d'animaux, mais ne dédaignant pas de temps à autres la solitude, la girafe a construit une société tolérante, sans territoire défendu contre les intrus de la même espèce.

Dans les groupes, seuls les observateurs attentifs peuvent discerner un semblant de hiérarchie, et les combats entre mâles désireux de rendre hommage à la même femelle se réduisent au strict minimum permettant de

que le lion s'approche suffisamment près du troupeau pour espérer s'emparer d'un girafeau (il ne s'attaquera qu'exceptionnellement à un animal adulte), l'affaire est loin d'être faite. Le coup de sabot d'un mille en colère n'est jamais à exclure, et, de plus, la girafe dispose d'une peau si épaisse qu'elle peut se réfugier dans les buissons épineux, là où le lion, douillet, hésite à risquer ses moustaches. Les autres habitants de la savane, zèbres, antilopes et autruches, ont bien compris leur utilité. « Là où sont les girafes, pas besoin de girafe gaffe », pourrait être un dicton largement répandu dans la faune africaine.

Le bruit des vertus de la girafe était parvenu jusque dans la Chine ancienne, avant même qu'une seule d'entre elles ait été amenée dans l'empire du Milieu. Ainsi, elle apparaissait dans la mythologie confucéenne sous le nom de Kilin, animal doté d'un corps de dauphin, d'une queue de vache, recouvert d'écaillés et pourvu d'une seule corne. Cette girafe approximative avait été promise au rang d'emblème de la vertu suprême, et son apparition serait le signe que l'empereur pratiquait, comme on dirait aujourd'hui, la bonne gouvernance. Alors, en 1414, lorsqu'il parvint aux oreilles de Cheng Tsu, troisième empereur de la dynastie Ming, que Saïfud-Din, roi du Bengale, avait reçu une girafe en cadeau pour son accession au trône, il fut de cesse d'en posséder une dans le zoo impérial.

Des ambassadeurs furent dépêchés sur la côte orientale de l'Afrique, qui revinrent en 1417 avec une girafe, en qui chacun reconnut le fameux Kilin ainsi qu'un « cheval céleste » et un « cerf céleste » à l'origine d'un zèbre et une antilope oryx. Cette expédition renforça l'admiration et le respect des Chinois pour un empereur capable de faire apparaître le Kilin, mais établit de plus des liens commerciaux durables entre l'Afrique et la Chine.

Trois siècles plus tard, la fascination des souverains pour cet animal était toujours aussi grande. On avait oublié que Laurent de Médicis en avait possédé une à Florence au 15^e siècle, et on fit, en France et en Angleterre, une question de prestige de faire venir dans les zoos royaux la première de ces grandes dames tachetées. Le sultan d'Égypte Mehemet-Ali, désireux de s'attirer les bonnes grâces des puissances européennes pour l'aider à secouer le joug du sultan ottoman, avait été informé, par le Piémontais Bernardino Trovetti, consul de France à Alexandrie, du désir de Charles X d'installer une girafe dans la royale institution du jardin des Plantes. Il fit donc capturer deux jeunes girafeaux dans ses terres nubiennes (le Soudan d'aujourd'hui).

Un autre était destiné au roi de France, l'autre à George IV d'Angleterre. L'entreprise était à haut risque politique, car il fallait ménager les susceptibilités des puissances rivales. On tira même au sort pour savoir laquelle irait à Paris et laquelle à Londres, ce qui donna lieu à une dépêche triomphale de Trovetti à la cour de France: « Le sort a résolu en faveur de l'animal le plus vigoureux. »

Encore fallait-il qu'il parvienne en bon état à destination, ce qui n'était pas une mince affaire. On le connaissait fort mal les habitudes alimentaires de la girafe. Trovetti travailla pour un régime lacté qui semblait bien convenir au girafeau, et, à l'automne 1827, en embarqua l'animal, qui avait déjà bien grandi, sur un brigantin sarde, à destination de Marseille, en du nez, l'ennemi à des kilomètres à la ronde. A supposer, cela arrive,

biens censés veiller sur la bête comme sur la prunelle de leurs yeux.

On avait découpé un carré dans le pont du navire pour qu'elle puisse passer sa tête. Son arrivée dans la cité phocéenne constitua un événement dont le Vieux-Port garde encore le souvenir. Elle passa l'hiver dans la propriété du préfet, le comte de Villeneuve-Bargemont, dont l'épouse se fit une réputation et s'attira bien des jalousies en organisant des « soirées à la girafe », très prisées du Tout-Marseillais.

Le printemps venu, on décida, après bien des tergiversations, d'amener le royal cadeau à son destinataire, par voie de terre, à pied, dans une expédition qui allait ébahir les foules de la vallée du Rhône, de la Bourgogne et de l'Île-de-France. Jusqu'à sa présentation officielle à Charles X, le 9 juillet 1827, au château de Saint-Coul, un roi qu'il n'eût pu voir plus d'attendre « sa girafe, et qui désolait l'roi et le dernier Français » avait approché cette bête fabuleuse. Il serait bien allé à sa rencontre, comme le fit Stendhal, mais la duchesse d'Angoulême, acariâtre gardienne de l'étiquette à la non, avait tranché: « C'est la girafe d'être conduite au roi, et non pas au souverain de se précipiter comme le vulgaire au devant du cadeau qu'on lui fait. »

Le « vulgaire », le peuple des villes et des campagnes, était bien saisi de « girafomania », comme le prouve ce couplet composé en l'honneur de la nouvelle passionnaire du jardin des Plantes: « Sur



Son pas nonchalant, son doux regard souligné par des cils de star, son absence totale d'agressivité évoquaient l'idéal d'un monde paisible

notre terre hospitalière/ Vient, fille des déserts brûlants/ Et par ton élégance altière/ Girafe, Girafe, inspire nos accents/ Jamais l'octroi du pont d'Austerlitz, qui était alors à péage, ne fit de si fructueuses recettes, tant étaient nombreux ceux qui, pendant plusieurs années, se pressaient chaque jour pour voir la girafe à Atr, son gardien nubien, qui était devenu une personnalité de la capitale.

Cet engouement dura plus de trois ans, et la fin de la « mode girafe » coïncida - est-ce un hasard? - avec le déclin de la faveur dont bénéficiait Charles X dans l'opinion de ses sujets. Cela n'avait pas échappé à Honoré de Balzac, qui écrivait ces lignes prophétiques quelques semaines avant la révolution de 1830: « Elle [la girafe] est plus visée que par le provincial ardeur, la borne d'enfant découverte et le jeton naïf. À cette son frappe, et bien des hommes devaient instruire et prévoir le sort qui les attend. »

Luc Rosenzweig
Dessin: Peter Sis

Prochain article:
Fautruche



Dans l'Antiquité, l'origine de cette géante de la savane était expliquée par des accouplements bizarres. Longtemps, elle fut un cadeau très prisé des empereurs et des rois